

KEN
LIU

LE
REGARD



UNE
HEURE
LUMIÈRE



Le Béal'

Ken Liu

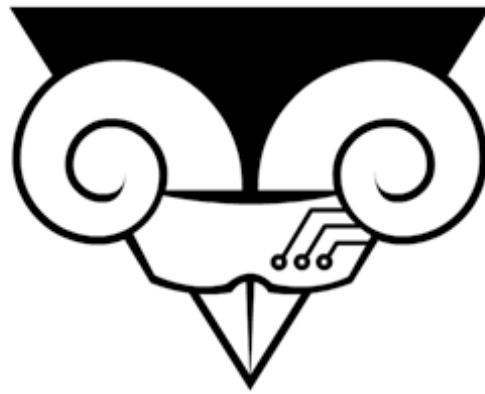
Le Regard



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

Titre original : *The Regular*

© 2014, Ken Liu

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre-Paul Durastanti

© 2017, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2017, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-792-1

Parution : juin 2017

Version : 1.0 — 15/05/2016

« Salut, c'est Jasmine, dit-elle.

– Robert. »

Elle reconnaît la voix de l'appel précédent, plus tôt dans l'après-midi.

« Enchanté, ma douce. » Elle regarde par la fenêtre. Il se tient au carrefour, devant la supérette, ainsi qu'elle le lui a demandé. Il a l'air propre et il s'est mis sur son trente-et-un, comme pour un rencard. Bon signe, ça. Il porte aussi une casquette des Red Sox bas sur le front, en amateur qui tente de passer inaperçu.

« Je suis au 27 Moreland, plus bas dans la rue. L'église de pierre grise convertie en immeuble d'habitation. »

Il se détourne pour jeter un œil. « Tu as un certain sens de l'humour. »

Ils font tous la même plaisanterie ; elle rit quand même. « Je suis dans l'appartement 24, au premier étage.

– Toute seule ? Je ne vais pas voir un grand baraqué qui exigera le paiement d'avance ?

– Encore une fois, je travaille en indépendante. Prépare ta donation et je te promets du bon temps. »

Elle raccroche, puis se mire dans la glace pour s'assurer qu'elle est prête. Les jarretelles et les bas noirs sont neufs ; le bustier en dentelle affine sa taille et raffermi ses seins. Elle a eu la main légère sur le maquillage, mais lourde sur le fard à paupières pour souligner ses yeux. La plupart de ses clients apprécient. Exotique !

Les draps du lit king size sont frais et il y a une corbeille en osier remplie de capotes sur la table de nuit, à côté de la pendule qui affiche 5 :58. Le rencard doit durer deux heures. Ça lui laissera le temps de se nettoyer et se doucher, puis de s'installer devant la télévision pour sa série préférée. Elle envisage d'appeler sa mère un peu plus tard dans la soirée et de lui demander comment faire cuire le sar au mieux.

Elle ouvre avant qu'il ait le temps de frapper. Sa mine réjouie trahit sa satisfaction. Il se faufile dans le vestibule ; elle referme derrière lui, s'adosse contre la porte et sourit au visiteur.

« Tu es encore plus jolie que sur ton annonce. » Il la dévisage avec attention. « Tes yeux, surtout.

– Merci. »

Dans le couloir, elle a le loisir de l'étudier en détail et elle cille par deux fois de l'œil droit. Il y a peu de chances pour qu'elle ait besoin du cliché, mais il faut bien se protéger. Si jamais elle arrête ce métier, elle se fera ôter l'appareil et elle le balancera dans le port de Boston, comme quand, petite fille, elle écrivait des secrets sur des bouts de papier avant de les rouler en boule, de les jeter dans la cuvette des WC et de tirer la chasse.

Il est beau mec dans le genre passe-partout : un bon mètre quatre-vingt, bronzé, le cheveu dru, mince et musclé sous sa chemise bien repassée. Il a un regard gentil, amical, et elle parierait qu'il ne sera pas trop brutal. Elle lui donne la petite quarantaine ; il doit travailler au centre-ville pour un cabinet d'avocats ou une société financière, où ses manches longues et son pantalon sombre se justifieraient par la clim toujours poussée à fond. Il a cette arrogance du nanti que beaucoup prennent pour de la séduction virile. Elle repère une marque de bague sur son annulaire. De mieux en mieux. Un homme marié présente moins de risques. Un homme marié qui tente de lui dissimuler sa situation matrimoniale, c'est encore plus sûr : il tient à ce qu'il a et il refuse de le perdre.

Elle espère qu'il deviendra un habitué.

« Je suis content qu'on fasse ça. » Il tend une enveloppe vierge.

Elle compte les billets à l'intérieur, puis la pose sans un mot au sommet de la pile de courrier sur le guéridon près de l'entrée. Après quoi elle le prend par la main et le conduit vers la chambre. Il marque un temps d'arrêt pour regarder dans la salle de bains et dans l'autre chambre au bout du couloir.

« Tu cherches ton grand baraqué ? le taquine-t-elle.

– Simple précaution. Je suis un gentil. »

Il sort un scanner, le brandit et se concentre sur l'écran.

« La vache, tu es parano, dit-elle. Comme caméra, je n'ai que celle de mon téléphone. Et elle est éteinte. »

Il range l'appareil et sourit. « Je sais. Mais je tenais à ce qu'une machine me le confirme. »

Ils entrent dans la chambre. Elle le voit digérer le lit, les flacons de lubrifiant et de lotion sur la commode, les miroirs en pied qui doublent les portes du placard près du sommier.

« Nerveux ?

– Un peu, admet-il. Je ne fais pas ça souvent. Ni jamais, d'ailleurs. »

Elle s'approche et l'enlace pour qu'il respire son parfum, qu'elle a choisi floral et léger afin d'éviter qu'il en garde un relent sur la peau. Il finit par rendre l'étreinte, lui plaquant les mains au creux du dos que sa robe échancrée dénude.

« Je crois qu'il vaut mieux s'offrir une expérience qu'un objet.

– Belle philosophie, lui souffle-t-il à l'oreille.

– Ton expérience avec moi, c'est celle de la gentille petite amie traditionnelle. Tu t'en souviendras et tu la revivras en pensée aussi souvent qu'il te plaira.

– Tu feras tout ce que je veux ?

– Dans la limite du raisonnable. » Elle relève la tête pour le dévisager. « Tu dois mettre une capote. À part ça, je ne refuse presque rien. Mais il faut un petit supplément pour certains trucs, comme je te l'ai dit au téléphone.

– Je suis plutôt traditionnel... Ça te dérange si je joue les dominateurs ? »

Il l'a mise à son aise, au point qu'elle choisit de tirer la conclusion la moins inquiétante. « Si tu as dans l'idée de m'attacher, le surcoût s'applique. Et il faudra d'abord que je te connaisse mieux.

– Rien de tel. Te plaquer sur le lit, peut-être.

– Pas de problème. »

Ils s'embrassent. Elle gémit alors qu'il laisse sa langue s'attarder. Il recule d'un pas, lui pose les mains sur la taille et, d'une pression latérale, lui indique de se retourner. « Tu veux bien t'allonger la tête dans les oreillers ?

– Bien sûr. » Elle grimpe sur le matelas. « Les jambes ramenées sous moi ou écartées ?

– Écartées, s'il te plaît. » Il parle d'une voix autoritaire. Et il n'a retiré aucun vêtement, pas même sa casquette des Red Sox. Elle éprouve une légère déception. Certains clients apprécient l'obéissance plus que le sexe. Elle ne peut pas y faire grand-chose. Tout ce qu'elle espère, c'est qu'il ne sera pas brutal au point de laisser des marques.

Il se juche derrière elle et, à genoux, s'avance entre ses jambes. Puis il se penche et prend l'oreiller qu'elle frôle de la joue gauche. « Adorable, dit-il. Bon, je vais te tenir. »

Elle soupire dans les draps comme il convient.

Il lui plaque l'oreiller sur l'arrière de la tête, appuie pour la bloquer, sort le pistolet niché au creux de ses reins, pose le bout du canon allongé et épaissi par le silencieux contre la fermeture du bustier et lui loge deux balles dans le cœur. Elle meurt sur le coup.

Il retire l'oreiller, range l'arme, puis tire de la poche de sa veste une trousse d'instruments chirurgicaux en acier et des gants en latex. Rapide,

efficace, il tranche dans le vif avec élégance et précision. En trouvant ce qu’il cherchait, il se détend : parfois, il se trompe de fille — pas souvent, mais ça lui est déjà arrivé. Il prend soin d’éponger d’un revers de manche la sueur de sa figure ; sa casquette doit lui permettre d’éviter que des cheveux tombent sur le cadavre. Bientôt, il en a terminé.

Il descend du lit, retire ses gants couverts de sang qu’il laisse, ainsi que les instruments chirurgicaux, sur le corps, enfile des gants propres et fait le tour de l’appartement, en quête des cachettes où elle a dissimulé des espèces : sous le couvercle de la chasse d’eau, derrière le congélateur, dans l’alcôve au-dessus du placard.

De la cuisine, il rapporte un grand sac-poubelle où il jette la première paire de gants et les instruments chirurgicaux. Il ramasse son téléphone, presse la touche de la boîte vocale et efface tous les messages, y compris celui qu’il a laissé lors de son premier coup de fil. Il ne peut rien faire pour l’historique des appels chez l’opérateur, mais il contournera la difficulté en laissant son prépayé à un endroit où la police le trouvera.

Une dernière fois, il la regarde. Il éprouve... non pas de la tristesse, mais un certain sentiment de gâchis. Cette fille était jolie ; en profiter d’abord lui aurait plu, mais il aurait subsisté des traces, même avec un préservatif. Il pourra toujours s’en offrir une autre. Il aime bien payer. Le pouvoir afflue vers *lui* quand il paie.

De la poche intérieure de son blouson, il tire une feuille de papier qu’il déplie et lisse avant de la disposer près de la tête de la morte.

Il fourre le sac-poubelle et l’argent dans un petit sac de sport trouvé au fond d’un placard. Enfin, il sort sans bruit, emportant l’enveloppe de billets posée sur le guéridon du vestibule.

Méticuleuse comme toujours, Ruth Law étudie encore les chiffres du tableur élaboré à partir des relevés de compte et les compare avec ceux de la déclaration d'impôts. Aucun doute : le mari de la cliente a dissimulé des revenus — au fisc, mais surtout à sa femme.

Malgré l'été de Boston souvent torride, elle laisse éteinte la climatisation de son petit bureau situé au-dessus d'une boucherie de Chinatown. Elle a froissé bien des gens au fil des ans et veut éviter de leur faciliter la tâche avec du bruit supplémentaire s'ils décident de la prendre par surprise.

Elle sort son téléphone portable et commence à composer de mémoire. Elle n'entre aucun numéro dans le répertoire de l'appareil — par sécurité, dit-elle quand on l'interroge là-dessus —, mais elle se demande parfois si elle n'essaie pas plutôt de marquer, d'un geste aussi minime qu'il soit, son indépendance envers les machines.

Des pas sur les marches l'interrompent, délicats, nets et précis — ceux d'une femme aux talons raisonnables, sans doute. Le scanner de l'escalier reste muet faute de détecter une arme, mais ça ne signifie rien : si Ruth peut tuer sans pistolet ni couteau, beaucoup en sont tout aussi capables.

Elle pose sans bruit le téléphone sur sa table, glisse la main droite dans son tiroir et empoigne la crosse rassurante du Glock 19. Alors seulement elle se détourne pour jeter un regard sur l'écran qui diffuse le flux vidéo de la caméra de surveillance fixée au-dessus de la porte.

Elle se sent parfaitement calme. Le Régulateur fait son boulot. Nul besoin de lâcher de l'adrénaline pour l'instant.

Sa visiteuse, la cinquantaine, porte un gilet de laine bleu à manches courtes et un pantalon blanc. Elle marque un temps d'arrêt devant la porte pour chercher du regard la sonnette. Ses cheveux sont si noirs qu'ils doivent être teints. La mine d'une Chinoise, elle tient son corps mince et menu dans une posture roide qui trahit quelque nervosité.

Ruth se détend, lâche l'arme pour presser le bouton d'ouverture de la porte, se lève et tend la main. « Que puis-je pour vous ? »

– Vous êtes Ruth Law, détective privée ? » L'accent de la femme évoque le mandarin plus que le cantonnais ou le fujian ; elle n'a sans doute guère de contacts dans le quartier.

« Oui. »

La visiteuse paraît surprise, comme si Ruth n'était pas la personne qu'elle attendait. « Sarah Ding. Je vous croyais chinoise. »

Pendant leur poignée de mains, elle la regarde droit dans les yeux : elles font la même taille, un mètre soixante-dix à peu près. Sarah s'entretient bien, mais elle a des doigts fins et froids, comme des serres d'oiseau.

« Je suis à moitié chinoise, précise Ruth. Mon père était cantonnais de la deuxième génération ; ma mère, blanche. Je parle un cantonnais passable, mais pas un mot de mandarin. »

Sarah s'installe dans le fauteuil face à la table. « Et vous avez quand même votre bureau ici. »

Ruth hausse les épaules. « Je me suis fait des ennemis. Bien des non-Chinois hésitent à se rendre dans Chinatown. Ils s'y font remarquer. C'est donc plus sûr. Et puis le loyer est imbattable. »

Sarah hoche la tête avec lassitude. « J'ai besoin de votre aide pour ma fille. » Elle pousse une chemise en carton sur la table.

Ruth s'assoit, sans faire mine de prendre le dossier. « Parlez-moi d'elle. »

– Mona travaillait comme call-girl. Il y a un mois, on l'a tuée par balles dans son appartement. La police estime qu'il s'agit d'un vol, peut-être lié aux gangs. Aucune piste.

– Un métier à risques. Vous saviez qu'elle l'exerçait ?

– Non. Mona a connu des soucis après la fac et on n'a jamais été aussi proches que... je l'aurais souhaité. Il nous semblait qu'elle s'en tirait mieux ces deux dernières années. Elle nous disait travailler dans l'édition. C'est difficile de bien connaître son enfant quand on ne peut pas être le genre de mère qu'elle voudrait ou qu'il lui faudrait. Dans ce pays, on pratique des règles différentes. »

Ruth, à son tour, hoche la tête. Elle a souvent entendu de telles plaintes dans la bouche des immigrants. « Toutes mes condoléances. Mais je vois mal en quoi je pourrais vous être utile. Je traite surtout les avoirs dissimulés, les adultères, les fraudes à l'assurance, les vérifications d'antécédents, tout ça. Quand j'étais flic, je bossais à la Crime. Les inspecteurs se montrent minutieux dans les affaires d'homicide.

– Pas du tout ! » La colère et le désespoir fêlent la voix de la visiteuse. « À leurs yeux, ce n'était qu'une pute asiatique morte d'avoir été imprudente ou d'avoir bossé pour un gang chinois qui n'irait jamais s'attaquer aux civils. Mon mari a tellement honte qu'il ne prononce plus

son nom, mais c'est ma fille. Elle vaut tout ce que je possède, et bien plus encore. »

Ruth la regarde et sent le Régulateur réprimer son accès de pitié. En affaires, la pitié engendre parfois de mauvaises décisions.

« Je me répète que j'aurais dû voir un signe quelconque, trouver comment mieux dire que je l'aimais. Si seulement j'avais été moins occupée, plus disposée à creuser — quitte à en pâtir ! Je ne supporte pas la façon dont les inspecteurs me parlent, comme si je leur faisais perdre leur temps mais qu'ils ne voulaient pas le montrer. »

Ruth se retient de signaler que ces inspecteurs portent un Régulateur censé brider le type d'a priori que sa visiteuse sous-entend. Sa fonction consiste à rendre le travail de police — stressant par nature — plus normal, moins basé sur l'intuition, l'émotion, le recours aux préjugés latents. Si les forces de l'ordre considèrent ce crime comme lié aux gangs, elles doivent avoir de bonnes raisons.

Ruth garde le silence toutefois, parce que la femme assise devant elle souffre et éprouve un tel mélange d'amour et de culpabilité qu'elle croit que payer pour retrouver l'assassin atténuera le chagrin que lui inspire le fait d'être le genre de figure maternelle dont la fille choisirait la prostitution.

La posture rageuse et impuissante de Sarah lui rappelle vaguement un souvenir qu'elle essaie de chasser.

« Même si j'identifie la personne responsable, prévient-elle, vous ne vous sentirez pas mieux pour autant.

– Ça m'est égal. » Sarah essaie de hausser les épaules, mais ce geste très américain paraît maladroit et hésitant chez elle. « Mon mari me croit folle. Je sais qu'il n'y a presque aucune chance de résoudre l'affaire. Je me suis adressée à d'autres enquêteurs avant vous, mais diverses personnes vous ont recommandée parce que vous êtes une femme, et chinoise, et que, peut-être, vous prendriez la chose assez à cœur pour voir quelque chose qui échappe à la police. »

De son sac à main, elle sort un chèque qu'elle fait glisser sur la table et place sur le dossier. « Voilà quatre-vingt mille dollars. Je paierai double le tarif journalier et les dépenses. Si vous épuisez la somme, je vous verse un supplément. »

Ruth contemple le chèque ; songe à l'état pitoyable de ses finances. À quarante-neuf ans, aura-t-elle beaucoup d'autres occasions de mettre un peu d'argent de côté en vue du jour où elle sera trop âgée pour continuer d'exercer ?

Elle se sent calme, rationnelle ; le Régulateur fait son boulot. Elle ne peut prendre sa décision qu'en considérant les coûts, les bénéfices et l'affaire même d'un œil lucide, sans tenir compte des épaules voûtées de

Sarah Ding pareilles à deux barrages fragiles retenant avec peine un flot de chagrin.

« Très bien, dit-elle. J'accepte. »

Il ne s'appelle pas Robert. Ni Paul, ni Matt, ni Barry. Il n'utilise jamais John comme prénom : ce genre de blague met les filles sur leurs gardes¹. Voici longtemps, avant la prison, on l'appelait le Surveillant : il aimait observer le théâtre d'opération, choisir ses opportunités et ses issues. Il se donne toujours ce surnom en pensée.

Dans sa chambre d'un motel bon marché le long de la Route 128, il commence sa journée par une longue douche afin d'évacuer la sueur de la nuit.

C'est le cinquième motel où il réside en un mois. Chaque séjour de plus d'une semaine attire l'attention des employés. Il surveille ; on ne le surveille pas. Dans l'idéal, il devrait sans doute quitter Boston pour de bon, mais il n'a pas épuisé les possibilités offertes par la ville. Partir avant d'avoir vu tout ce qu'il souhaite voir lui paraît malvenu.

Fouiller l'appartement de la fille a rapporté soixante mille dollars au Surveillant — correct pour une journée de travail. Les filles qu'il sélectionne savent bien qu'elles ne feront pas une longue carrière et, faute de mauvaises habitudes, elles accumulent les espèces comme les écureuils les provisions à l'abord de l'hiver. Faute de pouvoir les déposer en banque sans éveiller les soupçons du fisc, elles les entassent dans des caches à demeure, ce qui lui permet de mettre la main dessus comme sur autant de trésors.

L'argent, quoiqu'un bonus appréciable, n'est pas ce qui le motive.

Il sort de la douche, se sèche et, drapé dans sa serviette, s'assoit pour travailler sur la petite demi-sphère argentée, de la taille d'un gland, qu'il essaie d'ouvrir. Quand il se l'est procurée, elle était couverte de sang. Il l'a essuyée à maintes reprises avec des serviettes en papier mouillées au robinet du lavabo jusqu'à ce qu'elle resplendisse.

Il démasque le port à l'arrière du dispositif. Ouvrant son ordinateur portable, il y branche un câble dont il relie l'autre bout à la demi-sphère.

¹ Un « john », en anglais, c'est le client d'une prostituée. (N.d.T.)

Il relance un logiciel qu'il a payé une grosse somme. Mieux vaudrait sans doute le laisser tourner sans cesse, mais il adore être là au moment où le cryptage finit par céder.

Tandis que son programme travaille, il consulte des pubs de call-girls. Il veut le plaisir, pas une affaire ; au lieu de se mettre en quête de filles comme Jasmine, il en cherche qui l'excitent. Elles coûtent cher, sans être hors de prix, le genre de filles qui l'attiraient au lycée : bruyantes, marrantes, bien en chair mais destinées à l'obésité dans un délai de quelques années, une beauté négligente que sa fugacité rend d'autant plus désirable.

Le Surveillant le sait : seul un pauvre, tel qu'il l'était à dix-sept ans, se donnera la peine de courtiser les femmes, de tenter de les séduire. Un nanti, doté d'argent et de pouvoir, achète ce qu'il convoite. Il y a dans ce désir une pureté, une propreté qu'il trouve plus nobles, moins fausses que le désir des nécessiteux. Ils aimeraient avoir ce qu'il a.

Le logiciel bipe ; il y reporte son attention.

Bingo.

L'ordinateur télécharge des fichiers audio-visuels.

Le Surveillant consulte images et vidéos. Les images sont des captations de visages et de transactions. Il efface sur-le-champ celles qui le montrent, lui.

Le clou du spectacle, ce sont les vidéos. Il s'installe confortablement afin de regarder l'écran, admirant le talent de Jasmine pour la prise de vues.

Il classe les divers fichiers par client et les enregistre dans des dossiers dédiés — tâche ingrate qu'il apprécie pourtant.

En premier lieu, Ruth consacre cet argent à des réglages indispensables. Se lancer sur les traces d'un assassin exige une parfaite condition physique et mentale.

Elle déteste porter une arme à feu quand elle mène une enquête. Un homme en veste sport dissimulant un pistolet se fondra partout, mais une femme vêtue d'une tenue capable de cacher le même pistolet se verra comme le nez au milieu de la figure. L'avoir dans son sac à main est par ailleurs une mauvaise idée. Ça procure un faux sentiment de sécurité susceptible de se retourner contre vous : rien de plus facile que d'arracher un sac.

Si elle est en pleine forme pour son âge, ses adversaires se révèlent presque toujours plus grands, plus lourds, plus puissants. Se montrer plus vive et frapper la première lui permet de compenser ces défauts.

Mais cela ne suffit toujours pas.

Elle va voir son docteur... pas le médecin traitant indiqué sur la carte de son organisme de santé.

Le docteur B a décroché son diplôme dans un pays dont il a dû s'éloigner à jamais parce qu'il avait mis les mauvaises personnes en rogne. Au lieu d'effectuer un second internat afin d'obtenir le droit d'exercer ici, ce qui l'aurait rendu trop repérable, il a choisi de continuer de pratiquer selon ses propres termes. Il fait tout ce que s'interdisent les médecins soucieux de garder leur licence, accepte des patients que la plupart ne toucheraient pas avec des pincettes.

« Il y avait longtemps, dit-il.

– Je veux l'examen complet. Et toutes les améliorations.

– Vous avez hérité d'un oncle plein aux as ?

– Je pars en chasse. »

Le docteur B hoche la tête, avant d'anesthésier Ruth.

Il vérifie les pistons pneumatiques de ses jambes, les tendons de rechange composites de ses épaules, ses coudes et ses poignets, les batteries et les muscles artificiels de ses bras, les os renforcés de ses doigts. Il recharge ce qui en a besoin. Il examine les résultats des traitements par dépôt de calcium (visant à contrer la fragilité de ses os, un regrettable effet secondaire de son héritage asiatique), règle enfin son

Régulateur de telle sorte qu'elle puisse le laisser en marche plus longtemps.

« Comme neuve », lui promet-il. Et elle paie.

Ruth consulte le dossier que Sarah lui a apporté.

Il y a des photographies : le bal de promo, la remise de diplôme, les vacances avec des amis. Elle note le nom de l'université sans éprouver ni surprise, ni chagrin, bien que Jess ait rêvé d'aller là. Le Régulateur, comme toujours, lui permet de garder son sang-froid et de ne tenir compte que des informations — des informations utiles.

La dernière photo de famille choisie par Sarah a été prise lors du vingt-quatrième anniversaire de Mona, plus tôt dans l'année. Ruth l'étudie avec attention. Sur le cliché, la jeune femme, assise entre sa mère et son père, a les bras passés sur leurs épaules dans une posture d'abandon joyeux. Ruth n'y voit pas le moindre signe du secret qu'elle leur dissimulait, ni trace de piquêre, ni bleu, aucune indication que sa vie lui échappait.

Sarah a choisi les clichés avec grand soin, dans l'espoir manifeste d'étoffer l'existence de Mona, d'amener les gens à l'apprécier. Elle n'avait pas à se donner cette peine. Ruth aurait consacré autant d'efforts à l'enquête sans rien savoir de cette fille. Sa fierté professionnelle l'exige.

Il y a des doubles du rapport de police et des résultats de l'autopsie. Le rapport confirme ce que Ruth a deviné : pas trace de drogue dans l'organisme de Mona, pas d'entrée par effraction, pas de signe de lutte. Un spray anti-agression se trouvait dans le tiroir de la table de nuit ; il n'a pas servi. La police scientifique a passé la scène de crime à l'aspirateur et récupéré les poils et les cellules cutanées de douzaines, voire de centaines d'hommes, ce qui garantissait qu'aucune piste sérieuse n'apparaîtrait.

On a tué Mona de deux balles dans le cœur avant de la mutiler en lui prélevant ses deux yeux. Elle n'a pas subi de viol. On a pris dans l'appartement les espèces et les objets de valeur.

Ruth se redresse. Le mode opératoire lui semble bizarre. Si le tueur comptait la défigurer, pourquoi ne lui a-t-il pas tiré dans l'arrière de la tête, méthode d'exécution plus sûre ?

On a trouvé sur place un mot en chinois expliquant que Mona avait été punie pour ses péchés. Ruth ne lit pas cette langue, mais part du principe que la traduction est exacte. La police a aussi obtenu les relevés

de ses communications téléphoniques. Les données fournies par les antennes-relais montraient que les détenteurs de certains numéros avaient rendu visite à Mona ce jour-là. Tous disposaient d'un alibi, sauf l'inconnu dont on a localisé le téléphone prépayé dans une benne à Chinatown. La piste s'arrêtait là.

Un meurtre plutôt bâclé, pour des gangs, se dit Ruth.

Sarah a inclus dans le dossier des sorties papier des pubs de la call-girl. Mona se servait de plusieurs pseudonymes : Jasmine, Akiko, Sinn. La plupart des clichés la montrent en lingerie coquine, quelques-unes en robe du soir. Les images sont cadrées pour mettre son corps en valeur : vue latérale de ses seins à moitié gansés de dentelle, vue arrière de ses fesses alors qu'elle gît sur le flanc, une main sur sa hanche. Ses portraits comportent des barres noires cachant ses yeux afin de lui procurer un certain anonymat.

Ruth allume son ordinateur et se connecte aux sites pour consulter les autres annonces. Elle n'a jamais travaillé aux mœurs, si bien qu'elle met quelque temps à se familiariser avec le jargon et les sigles. L'internet semble avoir modifié en profondeur ce commerce, permettant aux femmes de quitter la rue et de devenir des « fournisseurs indépendants » sans souteneurs. L'organisation des sites permet au client de choisir précisément ce qu'il veut. Il peut classer et filtrer par prix, par âge, par services fournis, par ethnicité, par couleur des cheveux et des yeux, par horaire de disponibilité et par note des autres clients. La concurrence paraît féroce, et ces sites exhibent une efficacité rugueuse que Ruth aurait sans doute jugée déprimante sans le Régulateur : on peut évaluer, à l'aide de logiciels de statistique, la dépréciation de chaque fille avec les années, la valeur que les hommes assignent à chaque kilo, chaque centimètre d'écart avec l'idéal qu'ils recherchent, combien une blonde a le loisir d'exiger de plus qu'une brune, ou une fille capable de passer pour japonaise par rapport à une autre qui ne le peut pas.

Sur certains sites, pour voir les visages, il faut s'acquitter de frais d'adhésion. Sarah a également imprimé ces photos « bonus » de Mona. L'espace d'un instant, Ruth se demande ce que la mère a éprouvé en payant pour dévoiler le regard séducteur de la fille, une jeune femme qui semblait dotée d'un avenir prometteur, sans encombre.

Sur ces images-là, Mona arborait un maquillage discret, un sourire engageant ou innocent. Sa beauté éclipsait de beaucoup celle des autres filles dans sa gamme de prix. Elle ne recevait en outre qu'à domicile ; peut-être croyait-elle ainsi mieux contrôler ses clients, courir un moindre risque à leur contact.

Comparées aux autres, les pubs de Mona peuvent passer pour « élégantes ». Dépourvues de fautes d'orthographe et d'expressions crues,

elles suggèrent les fantasmes sexuels que les hommes projettent sur les femmes asiatiques, mais elles promettent aussi les bienfaits américains ; le contraste souligne les détails exotiques placés avec soin.

Les critiques anonymes des clients louaient son attitude et sa propension à « se mettre en quatre ». Ruth imagine que la jeune femme recevait de généreux pourboires.

Elle passe aux clichés de la scène de crime et aux photos du visage ensanglanté d'une Mona énucléée. Dépassionnée, détachée, elle absorbe les détails de la chambre. Elle note le contraste entre ces éléments et l'érotisme des annonces. On a là une jeune femme qui avait rejeté son éducation et cru pouvoir construire, à l'aide d'images et de mots choisis avec soin, une sorte de filtre pour attirer les clients adéquats — à la fois naïf et sage. Ruth, en dépit du Régulateur, trouverait presque un caractère poignant à ce désespoir confiant.

Quel que soit le motif pour lequel Mona avait choisi de suivre cette voie, elle n'a jamais fait de mal à personne, et maintenant elle est morte.

Pour voir Luo, Ruth a emprunté des boyaux souterrains et franchi des portes verrouillées. Son local sent le moisi, la sueur, les plats épicés pourrissant dans des sacs poubelle.

En chemin, elle a entrevu d'autres pièces fermées à clé qui devaient contenir une cargaison humaine, des gens liés par contrat aux passeurs chinois afin d'entrer dans ce pays pour travailler et, rêvent-ils, faire fortune. Sur ce sujet, elle gardera le silence. Sa discrétion conditionne son accord avec Luo, qui témoigne plus de considération à sa cargaison que bien de ses confrères.

Il la fouille par principe. Elle offre de se déshabiller pour prouver qu'elle ne porte aucun dispositif d'écoute ; il refuse d'un geste.

Elle lui tend une photographie de Mona. « Vous avez déjà vu cette femme ? » demande-t-elle en cantonnais.

Il laisse sa cigarette pendre à ses lèvres tout en étudiant le cliché avec attention. La chiche lumière donne une teinte verdâtre aux tatouages sur ses épaules et ses bras nus. Il finit par lui rendre le tirage. « Je ne crois pas, non.

– C'était une prostituée qui travaillait dans le Grand Boston, à Quincy. Il y a un mois, on l'a tuée et on a laissé ça sur place. » Elle exhibe la reproduction de la lettre retrouvée sur le lieu du crime. « La police tient les gangs chinois pour responsables. »

Luo examine ce second cliché. Il fronce les sourcils, puis lâche un rire narquois. « Il s'agit bien de la lettre d'un gang chinois.

– Vous savez lequel ?

– Évidemment. » Le sourire qu'il lui adresse révèle ses dents de lapin. « Cette lettre a été laissée par l'impétueux Tak-Kao, membre du gang de la Paix éternelle, après qu'il a tué dans un accès de jalousie l'innocente Mai-Ying, la belle servante venue du continent. Vous pouvez en voir l'original durant la troisième saison de *Mon Hong Kong, ton Hong Kong*. Vous avez de la chance que je sois fan de la série.

– Ça provient d'un soap ?

– Oui. Soit votre type aime plaisanter, soit il ne parle pas bien chinois et il a trouvé ça sur le web. Ça peut mener les flics en bateau,

canon de son arme : une jeune femme, un tueur, et le temps qui s'égrène, irrévocable.

Elle n'a personne vers qui se tourner, à qui se fier, sur qui s'appuyer. Il n'y a qu'elle — furieuse, apeurée, tremblante. Seule et nue comme elle a toujours su qu'elle l'était, comme nous le sommes tous.

L'homme a presque atteint la porte. Les cris de Carrie ne sont plus que des sanglots incohérents.

Telle a toujours été la norme. Ni clarté, ni soulagement. Au bout de la logique, il ne reste que la nécessité du choix et la volonté de vivre, de durer.

La première balle traverse de part en part la cuisse de la jeune femme, transperce la peau, le muscle, la graisse, et ressort par l'arrière pour fracasser le genou de l'homme.

Il hurle. Le scalpel lui échappe. Carrie s'effondre ; une fontaine de sang jaillit de sa jambe blessée.

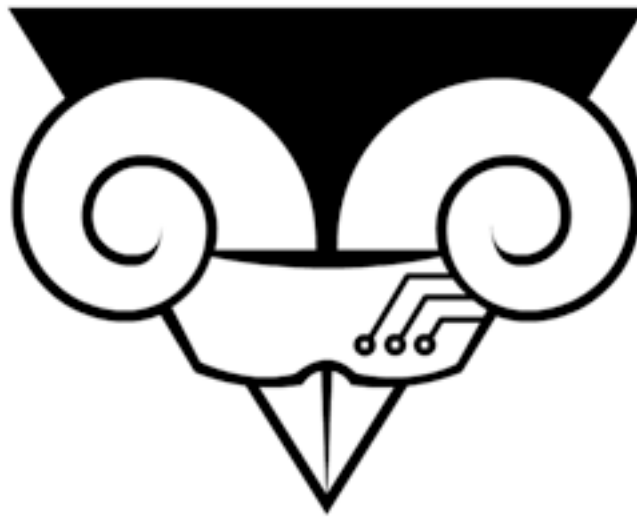
La seconde balle le frappe en plein milieu du torse. Il s'affale par terre.

Maman, maman !

Elle lâche le pistolet et rejoint Carrie à quatre pattes. Elle la prend dans ses bras avant de s'occuper de sa blessure. La jeune femme pleure, mais elle s'en sortira.

Une douleur profonde irrigue Ruth, comme le pardon, comme la pluie après la sécheresse. Elle ignore si le soulagement viendra, mais elle vit ce moment dans toute son intensité, et elle en éprouve de la reconnaissance.

« Tout va bien, dit-elle en caressant les cheveux de Carrie allongée en travers de ses cuisses. Tout va bien. »



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Suivre Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.